

JEAN-CLAUDE CARTON

par Étienne Drapeau

Porter témoignage n'est pas toujours facile, et l'est encore moins quand on assume une fonction qui vous met en contact avec un large public. Jean-Claude Carton qui anime plusieurs émissions à la Radio Ici et maintenant a accepté néanmoins de nous confier une grande part de son expérience de vie et nous l'en remercions d'autant plus. Δ

Ceux qui écoutent *Ici et maintenant*, qui émet sur la région parisienne, mais que l'on trouve aussi sur Internet, connaissent sa voix chaude, et pour tout dire, radiophonique. Ils l'entendent dans des émissions consacrées à la santé, au paranormal et à la spiritualité, diffusées en fin de journée et souvent la nuit, comme autant de bouteilles lancées dans l'océan des ondes avec leurs messages de découvertes et d'espoir.

Ils ne connaissent pas très bien, évidemment, l'intervieweur qui s'efface derrière ses questions, mais devinent peut-être en lui un homme d'une grande ouverture, curieux, qui s'intéresse à tout ce qui de loin ou de près à un certain rapport avec la spiritualité. Certes, il s'agit d'une préoccupation professionnelle, mais celle-ci trouve nécessairement de profondes racines dans sa vie, et c'est pourquoi il semble si vrai, si authentique. Il a lui-même, ayant acquis au cours de son existence qui n'a pas toujours été facile, comme on va le voir, une approche qui lui permet de prendre un peu de hauteur, de ne pas se laisser enfermer dans les contingences du quotidien, aussi prégnantes

soient-elles. Dans ce qui peut paraître parfois un véritable tintamarre radiophonique, il apporte avec ses émissions une autre perspective, une autre réflexion respectueuse des convictions de chacun, mais qui incite l'auditeur à aller plus loin et peut-être – qui sait – à se remettre parfois en question.

UNE ENFANCE MOUUMENTÉE

Jean-Claude Carton est né à Foix. Son père, d'origine belge, s'était installé dans la région cathare parce qu'elle constituait un espace encore de liberté et de résistance. Cordonnier le jour, musicien le soir, il jouait de la batterie dans l'orchestre de l'accordéoniste Édouard Duleu et chantait dans les petits bals clandestins, puisqu'interdits, qui redonnaient un peu de joie durant cette période de guerre où le pays était si éprouvé. Sa mère, qui ne s'était pas remise de la mort de ses jumeaux, s'occupait de sa maison, mais ne lui a sans doute pas donné, semble-t-il, toute l'affection qu'il en attendait et qui s'est reportée sur un père qu'il admire. Ce qui explique l'admiration affectueuse qu'il a portée toute sa vie à son père dont il est si proche par l'humour et les goûts artistiques qu'ils ont en commun. Très jeune, les coups du sort, comme on les appelle parfois, ont commencé à se manifester. À 3 ans, il glisse sur la quille du jeu que l'on venait de lui offrir pour Noël et se retrouve hospitalisé, la jambe cassée, pour 2 mois. Il garde de ce séjour forcé un bon souvenir, grâce aux sœurs qui le chouchoutent et aux films muets de Charlot qu'il

découvre.

À 4 ans, tout heureux de voir son père arriver à la maison, il gesticule tant qu'il tombe de la fenêtre du premier étage sans rien se casser, quasiment aux pieds de son père qui, très pince sans rire, lui dit seulement : « Tu tombes bien ! » À six ans il passera aussi sous les roues d'un camion et s'en sortira sans une égratignure.

Avec lui, son ange gardien n'est pas longtemps au chômage. À 9 ans, chez son parrain, il veut réparer l'appareil à disques (le scopitone) : deux fils qui se touchent, un grand arc électrique et tout le village est plongé dans l'obscurité pendant 10 heures. Lui ? Que pensez-vous ? Il n'a rien...

Sa prochaine aventure ne se déroulera pas aussi bien. Alors qu'il a une dizaine d'années, il décide trois de ses camarades à partir en canoë dans les gorges de La Sioule, en Auvergne, où ses parents ont déménagé trois mois après sa naissance. Il a l'idée, en effet, d'être au Château pour la nuit, car on dit qu'une dame blanche s'y manifeste... À un moment, par manque d'expérience sans doute, les deux canoës chavirent. Ses trois camarades savent nager, lui pas. Eux se noient et lui reste accroché à des branchages, pendant dix heures, dans le froid, jusqu'à l'arrivée des secours. Malgré son jeune âge, il a conscience que ce n'est pas son heure. Il se sait protégé. Il a confiance en son



ange gardien que sa mère lui a appris à prier tous les soirs, en utilisant ses propres formules.

À l'école, il est bon élève, mais il s'ennuie un peu. Fervent de bandes dessinées, qu'il dévore, il veut devenir avocat pour défendre la veuve et l'orphelin. À la suite d'une retraite prêchée par un père capucin, il prend saint François d'Assise en grande admiration et il entre au petit séminaire. La vie y est très dure : lever à 4 heures et demi du matin, toilette dehors, en hiver comme en été, une nourriture insipide, etc. Dans cet établissement il commence à montrer du caractère et se heurte à la direction. Une direction qui utilise parfois ses pensionnaires pour des tâches qui ne les concernent pas, sans aucun rapport avec l'éducation de leurs facultés. Un jour où on leur fait monter des tuiles au grenier, soit quatre étages à graver, lourdement chargé, il est pris en flagrant délit de rire et se fait gifler par le père provincial. Il monte immédiatement au dortoir, met ses affaires dans une valise et part en stop chez lui, où ses parents, surpris quand même de son arrivée, l'accueillent sans trop lui faire la leçon.

Il fera finalement ses humanités au lycée, après avoir passé le concours de l'école normale d'instituteur. Il apprend le grec, le latin, l'italien, passe son bac avec mention, et s'inscrit à la faculté de droit.

TRAVAIL ET... CHANSON

Son avenir paraît tout tracé, mais son père a un accident et lui demande de travailler pour permettre à la famille de vivre. Il prend alors deux options. En fin de semaine, il chante dans un orchestre comme son père et fait les bals de la région. Mais il a aussi un travail : d'abord dans une société de planing, puis de bâtiment et enfin dans une scierie. Il y assure le commercial et peut utiliser une voiture, ce qui lui donne une certaine

indépendance. Tous ses gains vont à sa famille qu'il est très fier de faire vivre.

Soutien de famille, il ne fait pas de service militaire. Quant à la chanson, « tout va très bien, madame la marquise » Et même mieux que bien ! Encouragés par ses succès locaux, n'a-t-il pas décidé de participer à l'émission télévisée de Guy Lux *Le palmarès des chansons*? Il monte en stop à Paris, grâce à un routier, après avoir fait appel à Max Meynier dans son émission *les routiers sont sympas*. Lors de la sélection, avec astuce, car il a remarqué que Jacqueline Duforest a l'air soucieuse, il la déride en chantant « S'étaient chouettes les filles du bord de mer » d'Adamo. Il est retenu et passe à la télévision. C'est le succès. Il tiendra 5 semaines. En Auvergne, c'est le succès aussi. Le voici connu. Il sort un disque qui commence à marcher. La vie se présente pour lui sous les meilleurs auspices.

10 JUIN 1968

Mais comme disaient les Romains, la Roche tarpéienne n'est pas loin du Capitole. L'avenir brillant qui lui semblait promis est brutalement remis en cause, comme cela arrive parfois. Le destin veille...

Le 10 juin 1968, il est à bord de sa Ford Taunus. Il roule, vite comme d'habitude. Pris entre son travail qu'il a conservé et ses activités artistiques, il n'a guère de temps à perdre. Ce matin-là, il roule, même très vite et dans la rue du village qu'il traverse, l'éclairage défaillant ne marche pas. Il ne ralentit pas pour autant. Quand, tout à coup, il voit déboîter, à 200 m, une Dauphine noire qui vient de démarrer. Un coup de volant

vers la gauche, le pied au plancher, il va passer, il passe, il va réussir sa manœuvre désespérée ? Non, la Dauphine a accroché son rétroviseur ! Il s'en est fallu de peu, il a eu sans doute les bons réflexes mais sa voiture est déséquilibrée et va s'écraser contre un mur. Le choc est si fort que le train avant rentre sous l'habitacle. Il est conscient, mais il faudra une demi-heure aux pompiers pour le désincarcérer. Son passager, l'accordéoniste est donné pour mort.

À 4 heures du matin, il se retrouve au bloc opératoire de l'hôpital de Riom où, compte tenu de son état gravissime, on l'anesthésie. Presque aussitôt, il réalise qu'il flotte au-dessus de son corps. Il entend les médecins qui discutent de son cas et notamment le chirurgien qui déclare : « Il est complètement amoché ! il va falloir l'amputer ! » Amputé ? il n'en est pas question. Et chose curieuse, malgré l'anesthésie, il se réveille. Il déclare au médecin abasourdi, qu'il ne veut pas être amputé. Il répète, en fait ce qu'une petite voix intérieure vient de lui dire avec insistance. On l'emmène. On le plâtre de partout car, effectivement, il est rudement « amoché » : on dénombre 37 fractures sur tout le corps, dont une double fracture du menton, des côtes cassées, des poignets brisés, etc. Quand il entend une personne annoncer la

L'intervieweur interviewé !



mort de son passager : Michel, l'accordéoniste, il s'interroge : quelle est la situation ? « Et, dit-il, je me suis réfugié dans le coma ! ».

Sans transition, sans passer par un tunnel comme bien souvent dans les NDE, il s'est retrouvé dans un endroit très lumineux. Il nage dans la sérénité. Il ne voit pas défiler sa vie, il se retrouve en face d'un être translucide, mais lumineux qui lui parle.

« – Tu es bien ! Veux-tu rester ? lui propose-t-il.

– Non, répond-il, car mon papa m'attend ! » Puis, un instant après : « On pourrait peut-être faire un échange. Tu fais en sorte que je ne me réveille pas tout de suite, ce qui permettra à mon papa de trouver un chirurgien qui pourra m'opérer et sauver mes jambes. »

« Tout s'est réalisé dans le sens de ma requête. Je suis resté six mois dans le coma. J'entendais tout, je voyais tout, mais je ne pouvais pas m'exprimer, je ne pouvais pas communiquer. Tous les bruits me parvenaient amplifiés, les bruits des pas sur le sol, les conversations...

Je retrouvais assez souvent mon interlocuteur lumineux, mais je n'ai gardé aucun souvenir conscient de nos discussions. Il m'arrivait aussi d'aller me promener à l'extérieur de l'hôpital.

Quand enfin je me suis réveillé, mon père était à mes côtés. J'étais dans le plâtre, comme momifié. J'ai demandé un steak-frites que l'on a eu l'imprudence de me donner et que j'ai rapidement rejeté. »

Son père avait une bonne et même une excellente nouvelle : il lui a annoncé qu'il avait trouvé un chirurgien et qu'il ne serait pas amputé.

Il s'agissait d'un chirurgien de Paris, à vrai dire le pont de chirurgiens orthopédistes : le professeur Judet, qui l'a opéré 17 fois en deux ans. Les premières opérations duraient 8 ou 9 heures, les dernières une heure et demie seulement, si on

ose dire. Ce qui donne une idée de l'amplitude des interventions réalisées par le professeur, qui a amené une bonne relation puis une certaine amitié entre les deux hommes. Mais jamais J.-C. Carton ne lui a parlé de son voyage dans l'Au-delà, ni à lui, ni à personne d'autre, même pas à son père qu'il affectionnait plus que tout. À l'époque, les NDE étaient encore inconnues, un sujet donc tabou pour l'« experienceur ».

Ces deux années d'opérations seront encore suivies d'un an de rééducation, une époque difficile à vivre. Quand il est sorti de l'hôpital, il a pris conscience de sa chance, car il côtoyait des personnes accidentées comme lui qui s'étaient retrouvées en chaise roulante. Lui, il avait toujours eu la foi, la certitude qu'il remarquerait un jour. Son père venait le voir tous les deux jours et faisait 30 km à vélo, c'était presque ses seules visites. Il avait condamné sa porte, préférant rester seul. Ou presque, « parce que, explique-t-il, dans le box où j'étais, tenu par les sœurs de la charité de Nevers, il m'arrivait d'avoir des monologues avec le crucifix qui était au-dessus de nos lits. Alors, je me sentais bien. »

RETOUR À LA VIE

C'est un nouvel homme qui reprend pied dans la vie normale, qui vit une sorte de renaissance. Il se tourne à nouveau vers la musique. Il revient à Paris. Mais trois ans, c'est un siècle dans le show-business, il est déjà oublié ! Il reprend le chemin des bals. Il est maintenant tout à fait indépendant. Il se marie peu après.

Comme il se sent attiré par les handicapés, il entre dans une société française de matériel médical qui commercialise des fauteuils roulants. Embauché sans avoir de qualification, six mois après il est devenu le premier vendeur de la maison.



10 JUIN 1982

14 ans exactement, jour pour jour, après son premier accident, sa vie bascule à nouveau. Il est dans la région de Carcassonne et revient dans sa fourgonnette avec un revendeur de chez un malade atteint d'une sclérose en plaques. Comme il fait beau, il décide de prendre une petite route départementale sur laquelle il roule tranquillement, appréciant les paysages du Minervois. Un énorme camion surgit tout à coup, à 500 m, qui vient en sens inverse. Il comprend dans l'instant que la route est trop étroite pour permettre le croisement des deux véhicules. Il entend une petite voix (il la connaît bien !) qui lui ordonne de couper le moteur et de mettre le frein à main. Il s'exécute et se range sur le bas-côté.

« Le camion, commente-t-il, nous est rentré dedans. Il s'agissait d'un camion de gravillons. Le chauffeur était incapable de faire face à la situation car était ivre. Étant en retard, il roulait aussi à une vitesse excessive ; ce qui explique qu'il ait pris cette route, un raccourci qui lui était interdit. Dans ces conditions, voir arriver le camion était très impressionnant. J'ai crié alors sans savoir pourquoi : « Antoinette, j'arrive ! » (c'était le nom de ma belle-mère qui venait de décéder). Notre utilitaire a été soulevé de terre, mon revendeur est passé à travers le pare-brise, la fourgonnette a fait deux tonneaux, puis s'est immobilisé et le silence s'est abattu. Un peu groggy tout d'abord, j'ai entendu ensuite les cris des paysans qui travaillaient dans les champs, ce qui m'a rassuré : j'étais donc toujours vivant. Je suis sorti seul du véhicule, déchiré de partout. Les pompiers sont arrivés peu après

et m'ont emmené à l'hôpital de Carcassonne, où j'ai perdu connaissance en arrivant. Je me suis retrouvé à nouveau dans la lumière, sans passer par le tunnel, et j'ai retrouvé le même interlocuteur que la première fois.

– C'est la deuxième fois que tu viens nous visiter, m'a-t-il dit par télépathie. Veux-tu rester parmi nous ?

– Non, ai-je répondu. J'ai envie de rester pour mon papa.

– Pas de problème. Tu retournes ! "

La lumière dans laquelle j'étais plongée était chaude, silencieuse, pas oppressante, mais d'une intensité que des yeux humains n'auraient pas supporté.

J'ai observé mon interlocuteur. Et j'ai découvert avec surprise qu'il me ressemblait comme un frère. »

La découverte est évidemment troublante ! Peut-être pourrait-on l'associer à la disparition des jumeaux ! Ce qui, dans ce cas, signifierait que l'un d'eux se serait réincarné rapidement. Toujours est-il que cette vision ne peut être mise sur le compte d'une hallucination causée par les drogues, puisqu'il n'avait pas été encore soigné.

J.-C. Carton est resté, cette fois, 20 minutes dans le coma. Et, un mois après, il reprenait son travail.

On lui a communiqué les photos des deux accidents au vu desquelles les experts ont dit qu'il était impossible de sortir vivant de ces véhicules aussi endommagés, pratiquement détruits (en fait, son accordéoniste avait lui aussi survécu !).

NOUVEAU DÉPART

En 1989, il est installé à Paris pour créer un magasin pilote de matériel médical. Ses affaires marchaient si bien que l'on a voulu réduire ses émoluments et que devant son refus, il s'est fait licencier. Avant de partir, il a annoncé l'écroulement de la société, ce qui est arrivé, moins

d'un an après. Pour la première fois de sa vie, J.-C. Carton découvrait le chômage, qui n'a duré que trois mois, et qu'il a mis à profit. Un soir, sur la bande FM, il a découvert la radio *Ici et maintenant* . Il s'est rappelé qu'un de ses amis lui en avait parlé, du temps où lui-même avait créé une radio régionale dans le Gers. Il a appelé l'animateur qui lui a offert de passer au studio. Il a rencontré cet animateur puis le fondateur de la station, Didier de Plaige et, le 14 juillet 1991, il s'est retrouvé en place pour une émission d'antenne libre. Il s'y est adapté très facilement, dit-il, car « c'est une radio à part où règne une grande liberté d'expression et j'y avais ma place ».

Aujourd'hui, notre rescapé prend l'antenne du lundi au samedi, dans son émission *Santé et spiritualité* où il rencontre des thérapeutes. Beaucoup de gens à notre époque souffrent de maux divers aussi bien psychiques qu'organiques, particulièrement dans nos grandes villes. Il anime également une émission qui s'intitule *Plus près des étoiles* où il reçoit des personnes qui ont vraiment quelque chose à dire. (Il pourrait sans fard ajouter : comme moi. Car depuis que son père est mort, il est en contact avec lui. Il l'entend comme s'il était vivant. « Je suis verni », dit-il modestement).

Dans cette émission, on parle de NDE, de transcommunication, de médiumnité, de l'au-delà, des forces de l'esprit. Des rencontres qu'il fait, il dit : « Plus que le personnage, souvent un peu médiatisé, c'est l'être qui ressort et qui s'exprime. De toute façon, avec eux, je vais à l'essentiel et j'essaie de préparer le moins possible, sauf à avoir lu les livres qui les concernent. Il a rencontré ainsi le père Brune, Didier van Cauvelaert, Melvin Morse, Jean-Pierre Girard, et bien d'autres.

Comme tous ceux qui ont vécu une NDE, Jean-Claude

Carton dit ne plus avoir peur de la mort. Il ajoute aussi qu'il lâche prise plus facilement, et qu'il vit essentiellement dans l'instant présent. « On sait, ajoute-t-il, que rien ne nous sera refusé, s'il est normalement formulé ».

« Quand je jette un coup d'œil en arrière sur ma vie, je suis renforcé dans ce que je savais être venu faire sur Terre. Je voulais venir pour communiquer, pour que les gens osent parler. Si ces émissions apportent un peu plus de paix, tant mieux ! Elles n'ont pas un but précis, mais j'aimerais que tous les auditeurs prennent conscience que tout n'est pas laid et qu'ils sachent apprécier une chanson... le rire d'un bébé... un coucher de soleil... la main d'un grand-père sur celle de la grand-mère... Je n'arrive pas à voir le négatif, tout en sachant qu'il existe. »

Finalement, Jean-Claude Carton, après toutes ces épreuves, toutes ces misères qu'il a subies moralement, physiquement, n'a-t-il pas trouvé une certaine forme de sagesse que beaucoup de nos contemporains pourraient lui envier ? L'humour fait aussi partie intégrante de sa vie et il garde une grande pudeur. Mais ne nous a-t-il pas dit l'essentiel : cette forme d'ouverture qu'il s'ingénie à faire passer très loin de son micro, partout où on l'écoute ? Δ

Avec une stagiaire au Prix de l'Alef.

